

Enfin, à une des entrées de la cité, comme il renouvelait sa question, un des soldats de garde l'interpella. Il avait remarqué l'équipage à cause de l'enfant. Et puis, il y avait eu un léger accident.

Il dépeignit le fils de Stewart Bolton, et ajouta :

— Je me souviens parfaitement. Son père l'appelait Percy. Une physionomie singulière que celle de cet enfant, des lèvres sur lesquelles le sourire était glacé : une tête à finir sur l'échafaud... à moins qu'il n'y fasse plus tard monter les autres !

C'était bien cela.

L'homme et l'enfant, installés sur une carriole poussiéreuse, avaient pénétré dans la ville par la route de l'Ecosse.

Le soldat n'en savait pas davantage.

Mais Christie rayonnait. L'homme qu'il cherchait était à Londres ; il finirait bien par lui mettre la main au col. Et ce jour-là !

A moins que Bolton eût quitté la ville depuis lors.

Cette inquiétude était venue troubler sa joie ; il commença par battre avec une hâte fiévreuse, toutes les auberges situées dans le quartier par où était entré l'ancien intendant, et fréquentées par les voyageurs de sa condition.

John Robby, en lui racontant la fable de l'assassinat de Julien, rejetant tout sur Stewart Bolton, afin de se venger de ce dernier, s'était bien gardé de faire la moindre allusion au trésor d'Avenel.

Le guerrier ignorait donc que l'ancien intendant était aussi riche que la plupart des grands seigneurs de la cour d'Angleterre et qu'il tenait trop à mettre à l'abri le chargement de sa carriole pour aller se loger à l'auberge.

Dès son arrivée à Londres, le traître s'était rendu dans la somptueuse demeure au fond de laquelle nous avons vu Percy, digne fils d'un tel père, livrer ignominieusement Henri de Mercourt qui s'était imprudemment confié à lui.

Christie pouvait donc battre en tous sens les quartiers de Londres habités par les gens du peuple ou les bourgeois.

Il se trouvait depuis plus d'un mois, repris par le découragement, lorsqu'un soir, près de la route de Glasgow, il vit de loin un homme à cheval dont la tournure le frappa étrangement.

— Serait-ce possible ! exclama-t-il sourdement. Lui enfin !

Le cavalier suivait la rue principale ; Christie en était à cent pas.

A quelques mètres devant lui se trouvait une ruelle oblique allant aboutir à la rue dans laquelle était le cavalier. Son cheval marchait au pas.

Christie se mit à courir, enfila la ruelle.

Il était près d'en atteindre l'extrémité quand le cavalier reparut.

Une vingtaine de mètres les séparaient.

Cette fois Christie de Clinthill le reconnut positivement.

Il voulut crier, l'appeler, décidé à l'attaquer immédiatement, à lui faire expier son crime, dût-il être arrêté aussitôt après, incarcéré et frappé du dernier supplice, sa qualité de capitaine écossais étant par elle-même un arrêt de mort.

Mais, à cet instant, Stewart Bolton fouettait sa monture d'un vigoureux coup de houssine.

Les fers du cheval battant le pavé étouffèrent la voix du guerrier, et l'ancien intendant n'ayant pas même remarqué l'homme qui venait de le menacer, s'éloigna rapidement.

Christie aperçut alors un laquais solidement armé qui, cheminant à une distance respectueuse, avait imité sa manœuvre.

L'Ecossais s'était arrêté plus que surpris.

— C'est bien Stewart Bolton que je viens d'apercevoir, l'ancien valet du duc de Melrose, élevé ensuite à la qualité d'intendant ; c'est bien l'homme qui gardait nos camps avec les autres serviteurs, quand nous étions à la bataille. Mais il monte un cheval de prix ; un laquais l'escorte ni plus ni moins que s'il était un homme de qualité.

Lord Somerset l'avait donc bien magnifiquement récompensé pour le crime qu'il avait commis ?...

Mais le saisissement du géant fut de courte durée.

Il venait de retrouver Stewart Bolton, il fallait qu'il le rejoignît à tout prix. Il lui semblait que l'âme de son petit Julien, trépassé sans sépulture, lui reprochait son inaction.

Et il se remit vivement à marcher.

Les portes de Glasgow-road n'étaient guère qu'à deux cents mètres de là.

Il vit Bolton s'arrêter devant le poste, sortir de sa poitrine un papier, le tendre à l'officier qui commandait.

Ce dernier parut montrer une déférence subite à la vue de ce document, et l'ancien intendant sortit de Londres, suivi de son domestique, gagnant la campagne.

— Oh ! je le rattraperai ! grondait Clinthill.

Walter d'Avenel lui avait remis une somme assez forte pour faciliter ses recherches, et le soldat y avait joint l'argent produit par la vente de ses armes et de son harnais de guerre.

Les aubergistes établis près des remparts étaient tous, plus ou moins, marchands de chevaux : ils achetaient les montures des voyageurs qui venaient passer à Londres un temps assez long, et les revendaient à ceux qui en portaient.

Christie de Clinthill s'adressa au premier dont il aperçut l'enseigne.

— Avez-vous un solide cheval de selle à me vendre et vite, dit-il. L'hôtelier considéra sa stature.

— J'ai justement votre affaire.

Et riant narquoisement, car l'Ecossais, dans sa nouvelle tenue, n'avait guère l'air d'un cavalier.

— Mais c'est une bête un peu difficile, et je ne sais.

L'acheteur lui répondit seulement par un haussement d'épaules.

— Marchons.

Et lui-même se dirigea vers l'écurie, dont il aperçut la porte ouverte.

Celui qu'il voulait rejoindre avait de l'avance et il ne fallait pas perdre de temps pour le rattraper.

L'aubergiste lui montra un énorme cheval normand, amené, lui dit-il, par un chevalier français, qui s'en était défait récemment.

Christie examina d'un coup d'œil son encolure puissante, son large poitrail, ses reins roides, les muscles noueux de ses jarrets.

— Avez-vous son harnachement ? Je vais l'essayer !

Et tandis qu'un palefrenier le sellait, il convint du prix, rabattant d'un accent bref et catégorique la moitié de la somme demandée par l'hôtelier.

Celui-ci, commençant à comprendre qu'il avait affaire à quelqu'un du métier, se montra du coup aussi accommodant et obséquieux qu'il avait affecté d'être insolent lorsque Christie s'était adressé à lui.

La bête était prête.

L'Ecossais sauta en selle sans toucher les étriers afin d'aller plus vite, fit volter sa monture, la lança en avant, lui fit franchir un obstacle qui se trouvait au milieu de la cour.

— Ça va, dit-il. Voici votre argent.

Il tira de sa bourse de peau une poignée de couronnes à l'effigie de la reine Elisabeth, les compta et les jeta à l'hôtelier.

Et il s'élança au dehors, tandis que les pièces roulaient en tintant.

En quelques bonds de sa monture qui faisait réellement honneur au pays de France d'où elle provenait, il atteignit le poste.

— On ne passe pas ! lança un soldat en croisant sa pique.

Le papier montré à l'officier du poste par Stewart Bolton était l'ordre de ne laisser sortir personne de la journée après les porteurs du présent et ses suivants. Christie eut un mouvement machinal pour prendre à son côté l'épée qu'il n'avait plus et couper court à toute opposition en la plantant dans la gorge de la sentinelle.

Mais en même temps qu'il étouffait un juron, une inspiration surgit à son esprit, en se souvenant de la déférence subite montrée par l'officier qui à cet instant apparaissait de nouveau. De qui pouvait être le papier qu'avait lu ce dernier pour produire un tel effet, sinon du tout-puissant favori de la reine dont Stewart Bolton était autrefois l'agent, Christie le savait.

— Ordre de lord Somerset, dit-il avec audace. J'ai à rejoindre le gentilhomme qui vient de sortir.

Il donnait le titre de gentilhomme à l'abject intendant. Ce mot lui avait écorché le gosier. Mais il le fallait.

Le soldat releva à demi sa pique, hésitant, regardant son chef.

Christie de Clinthill s'en aperçut et, sans attendre la réponse de ce dernier, il frappa de ses deux talons, violemment, les flancs de son cheval, rendant les rênes.

L'animal détendit ses jarrets comme un ressort... et passa.

Christie de Clinthill, courbé sur sa selle, afin de donner moins de prise à l'air, s'enfonça dans la route où il avait vu s'engager le traître.

Son cheval était vigoureux. Mais une inspection rapide lui avait montré que Stewart Bolton n'était pas moins bien monté.

De plus, ce dernier avait au moins une demi-heure d'avance.

Tout allait donc dépendre de l'allure avec laquelle voyageait l'homme que l'ancien capitaine d'Avenel voulait rejoindre.

Des artisans regagnaient Londres, venant d'une maison de plaisance, en construction dans la campagne pour un seigneur de la cour.

L'Ecossais arrêta sa monture et leur demanda s'il n'avaient pas remarqué un cavalier d'un certain âge, accompagné d'un serviteur armé.

— J'ai à m'acquitter auprès de lui d'une mission urgente, ajouta-t-il avec un accent singulier.

En même temps, il détournait les yeux pour cacher la flamme menaçante qui venait de s'y allumer.

Les ouvriers répondirent affirmativement.

— Seulement il doit être loin, s'il continue du même train !

Christie répondit par un remerciement bref et remit sa bête au galop.

CLXVII. — LE JUSTICIER

Londres était déjà loin, Christie de Clinthill avait traversé les faubourgs extérieurs : c'était maintenant la solitude de la vraie campagne, et il n'apercevait pas encore ceux qu'il cherchait.

VIN MORIN "GRESO-PHATES" EST PRÉCONISÉ CONTRE LA GRIPPE, CATARRHES PULMONAIRES, TOUX OBSTINÉES, RHUMES OPINIÂTRES, ETC.

Agents pour les Etats-Unis : GEO. MORTIMER & COE, 24 Central Wharf, BOSTON, MASS.